

< LA TABLE DES MATIÈRES >

Martine Laval <i>Tous complices !</i> Préface	7
Serge Airoldi <i>PPP</i>	11
Riikka Ala-Harja <i>L'île</i>	14
Laura Alcoba <i>Les voyages exponentiels</i>	18
Kristín Marja Baldursdóttir <i>Nouveaux modèles</i>	20
Silvia Baron Supervielle <i>Symboles magiques</i>	22
Emna Belhaj Yahia <i>Transhumance</i>	24
Stéphanie Benson <i>Lettres d'au delà des mers</i>	26
Lamia Berrada-Berca <i>Partout. Dans tout. Par-dessus tout</i>	28
<i>Entretien réellement imaginaire avec M. Charles Juliet</i>	29
Eduardo Berti <i>Pays et mondes possibles</i>	31
Marek Bienczyk <i>Le regard et la frontière</i>	35
Itxaro Borda <i>Virginia for ever</i>	37
Lisa Bresner <i>[Notes] pour ma deuxième histoire</i>	39
Ron Butlin <i>Nietzsche brise le cycle de l'Éternel Retour</i>	42
Claude Chambard <i>Walser, Benjamin, Sebald, Vila-Matas : en marche</i>	46
Sergio Chefjec <i>Petite promenade dans Bordeaux</i>	53
Jean-Luc Coudray <i>Les voix étrangères</i>	56
Dominique Deblaine <i>S'approprier des armes miraculeuses dans la tempête du monde</i>	59
Victor del Árbol <i>Rêves</i>	63
Percival Everett <i>Peu de foi</i>	65
Eddy L. Harris <i>Engage par une chanson</i>	68
Johan Harstad <i>A</i>	71
Guy Jimenes <i>Présence au monde</i>	75
Fiona Kidman <i>Trois poèmes</i>	78
Jake Lamar <i>Writing Brothers in Exile</i>	81
Richard Lange <i>Le Loup de Bordeaux</i>	85
Carlos Liscano <i>La tradition d'un lecteur de peu de livres</i>	94
José Carlos Llop <i>La vie autre (ou la chanson de Bordeaux)</i>	97
Charif Majdalani <i>Tous les textes du monde</i>	106
Beatrice Masini <i>Fuites immobiles</i>	108
Katarina Mazetti <i>Confessions d'une grande amoureuse des livres</i>	110
Colum McCann <i>L'inéluctable modalité du visible</i>	112
Rosie Pinhas-Delpuech <i>Bordeaux 2010 : Lettres du monde, musiques de nuit</i>	114
Néstor Ponce <i>Les autres, les souvenirs et moi</i>	117
Celia Rees <i>Jules et Jim et This is Not Forgiveness</i>	120
Annelise Roux <i>Quelques fleurs cueillies, déposées</i>	122
Francesc Serés <i>Raconter le pays</i>	125
Diego Vecchio <i>Atlas de coutumes sauvages d'Amérique du Nord</i>	130
Enrique Vila-Matas <i>La légèreté, aller et retour</i>	136

< DOMINIQUE DEBLAINE >

Dominique Deblaine a participé
au festival *Des nouvelles du monde* en mai 2011.

À LIRE AUSSI :

Paroles d'une île vagabonde,
Riveneuve, 2011

« Véty »
in revue *Riveneuve continents*,
2010

« L'odeur de la terre humide »
in *Nouvelles de la Guadeloupe*,
Magellan & Cie, 2009



S'roprier des Armes miraculeuses dans la Tempête du monde



*Des sentiments sont nés de ces images :
plaisir, liberté, indépendance, insoumission.*

Première image : j'ai 7 ans, je lis *Les Contes des mille et une nuits*, éblouie par les imaginaires. Des questions : comment peut-on inventer des histoires aussi folles et plus attirantes que le réel, plus vraies que vraies ? Pourquoi ces lectures m'envahissaient-elles, me délectaient-elles au point d'en oublier l'heure, le soleil, le réel ?

Deuxième image : j'ai 14 ans, ma mère déchire avec rage un livre que j'ai acheté avec l'argent que je gagne en donnant des cours de français et de maths, *Les Mots* de Sartre. Il n'y a pas de bibliothèque chez moi, mes parents ne lisent pas. Les seuls livres acceptés sont ceux des programmes scolaires ; les autres sont regardés du coin de l'œil. Pour eux, passer des heures plongé dans un livre simplement pour le plaisir, c'est échapper à tout contrôle, surtout le leur. La lecture doit être utile, en rapport à un métier.

Aujourd'hui, ils m'animent encore et des mots, des histoires, des textes, que j'ai lus bien plus tard, viennent à leur rencontre et les ancrent en moi.

Si parfois je me perds, douloureusement ou avec plaisir, il me suffit de retrouver ces âges pour me rassurer et assurer mes pas sur le chemin que j'ai choisi.

Premier objet : un cartable en cuir rouge dans une vitrine. De quoi mettre des livres, des cahiers ! Je le veux, j'en rêve ! Ma mère me promet que je l'aurais si je suis première dans toutes les matières. J'ai 8 ans et je suis souvent première partout. Mon institutrice ne m'aime pas, car je suis un peu bavarde. Je suis première partout et vient la dernière épreuve : la récitation d'un poème. Je le connais par cœur, j'y mets tout mon cœur, mais je n'ai que 19.5 et une camarade rafle la première place avec un 20. Je rentre chez moi en larmes, mais le lendemain le cartable est sur mon lit.

Deuxième objet : une machine à écrire jaune. Elle est à mon père, mais je fais comme si elle était à moi. Je l'emporte souvent dans ma chambre, la regarde comme on regarde un phare, la caresse, lui donne un nom. J'écris des petits poèmes de rien, le temps est délicieux et le chant des grenouilles dès la tombée de la nuit m'enchanté, m'inspire.

Son désir/Le désir des autres. Milan Kundera parle de la grande immortalité et de la petite immortalité ; la première par la création artistique, l'autre par la procréation. Les deux me sont un peu étrangères. Je n'ai jamais eu le désir de laisser une trace, ni grande ni petite, peut-être parce que je n'étais pas une enfant désirée. Mais, ce n'est assurément pas si simple, car si je n'ai pas voulu d'enfants, j'ai épousé un homme qui en avait deux et je les ai adoptés. Alors, qu'en est-il réellement de la grande immortalité ? Je ne serai plus là pour savoir ce qu'on fera de mes écrits. On sait aussi que des auteurs, très à la mode durant leur vivant, sont passés à la trappe par la suite. Et l'inverse est également vrai. Alors... écrire sans se soucier du reste. Comme le dit Aristote, il ne faut pas se soucier de ce qui ne dépend pas de soi, car il est certain qu'un auteur dépend du désir de l'éditeur, sauf s'il publie à compte d'auteur comme l'avait fait, au début, Marcel Proust. Mais, un auteur qui publie de cette manière, qui prend totalement sa liberté n'est jamais pris au sérieux à l'heure actuelle et ne bénéficie pas du circuit de distribution. Ainsi, les éditeurs font-ils la littérature. On pourrait objecter qu'il y a tant d'éditeurs qu'un texte, qui se tient, ne peut pas ne pas être publié. Ce serait être bien naïf, comme le rappelait Gilles Deleuze, d'autant que les grosses maisons d'édition non seulement achètent des maisons moins importantes mais tiennent souvent en main le circuit de distribution.

Lectures/Écriture. J'ai longtemps conçu, puisque c'est ainsi qu'on me présentait *la chose*, que la littérature était française, et plus exactement métropolitaine. Même si je vivais en Guadeloupe, à l'école, je ne découvrais que des auteurs métropolitains, avec cette épée de Damoclès au-dessus de moi : la Grande littérature, tout comme on dit aussi la Grande musique. Il y avait du sacré, trop de sacralité. Cette expression m'a toujours paru étrange. Alors, puisqu'il s'agissait toujours de la Grande littérature, qu'en était-il de la petite littérature ? Ah, la Grande littérature « française » ! Pourtant, il y avait le fabuleux poème d'Aimé Césaire *Cahier d'un retour au pays natal* (1939, dans la revue *Volontés*, mais vraiment accessible à partir de 1946 aux éditions Présence africaine), le recueil poétique de Guy Tirolien, *Balles d'or* (Présence africaine, 1961), avec la magnifique « Prière d'un petit enfant nègre » (écrit sous l'occupation allemande en 1943, mais publié en 1961 dans le recueil cité ci-dessus), le roman de René Maran, *Batouala* (Albin Michel, 1921), et pourtant prix Goncourt 1921. L'école était coloniale et je n'ai pas eu la chance d'avoir des professeurs qui faisaient découvrir des textes au-delà des sentiers battus des programmes institutionnels. Ces livres n'entraient ni à l'école ni chez mes parents.

Aujourd'hui encore, j'ai le cœur triste lorsque je constate qu'on connaît si peu ces auteurs, qu'on les enseigne si peu, voire pas du tout, en France hexagonale, et je suis sidérée par le peu d'auteurs antillais ou caribéens publiés par ce que l'on nomme les grandes maisons d'édition. On dirait que les auteurs qu'ils publient sont en quelque sorte leur alibi ; il leur en faut... mais ni trop ni trop peu.

Plus tard, j'ai découvert d'autres auteurs français, hors métropole, de chez moi : *Rue cases-nègres* de Joseph Zobel (éd. Froissart, 1950, puis Présence africaine, 1974), *Diab'-la* du même auteur (Nouvelles éditions latines, 1946), Sonny Rupaire, *Cette igname brisée qu'est ma terre* (éd. Parabole, 1971, réédité en 1982 aux éditions Caribéennes), Léon-Gontran Damas, *Pigments* (Présence africaine, 1972), etc. Et j'ai eu ce sentiment, qui m'habite encore :

j'habite une blessure sacrée
 j'habite des ancêtres imaginaires
 j'habite un vouloir obscur
 j'habite un long silence
 j'habite une soif irrémédiable
 j'habite un voyage de mille ans
 (Aimé Césaire, « Calendrier lagunaire »
 dans *Moi, laminaire...* Seuil, 1982)

Mais, c'est véritablement vers mes 16 ans que j'ai pris conscience des littératures du monde, et les auteurs étrangers sont, pour moi, beaucoup plus marquants que les auteurs métropolitains. Bien sûr, aujourd'hui je n'emploie plus le terme de « métropolitain », préférant celui de « hexagonaux », car le premier induit évidemment une hiérarchie.

Et j'ai lu le monde à ne pas en croire mes yeux.

Tout comme chacun a ses lieux et ses paysages préférés, vibrants et vivants, tout écrivain, comme tout lecteur également, a ses écritures et ses auteurs de prédilection, avec lesquels il se crée une famille de pensée, de rapport au monde, d'amour.

Autant je lis des auteurs avec lesquels je me sens proche, autant j'attends d'eux qu'ils me déstabilisent, me forcent à penser, comme le disait Spinoza, même contre moi-même. Ainsi, Sénèque et Spinoza me sont indispensables ; André Schwarz-Bart, Simone Schwarz-Bart, Aimé Césaire, me sont chers ; Kateb Yacine, Naguib Mahfouz, Ahmadou Kourouma, Gabriel García Márquez, me sont tout autant précieux que Maïssa Bey, William Faulkner, Anton Tchekhov, Thomas Mann, Tennessee Williams, Franz Kafka, Virginia Woolf, Yi Munyol et Yasushi Inoué. Ils ont en commun le souci de l'éthique, une incroyable perspicacité à sonder le monde et les âmes ainsi qu'une grande compassion.

Mais lorsque je suis au cœur d'un projet d'écriture, je ne peux que relire, non pas tant pour le sens que pour la musique, les poètes que j'aime et qui m'inspirent : Aimé Césaire, Nicolas Guillén, Omar Khàyyàm, Khalil Gibran, Arthur Rimbaud, Rainer Maria Rilke, Philippe

Jaccottet, Yves Bonnefoy. Je ne suis pas de ceux qui connaissent beaucoup de poèmes par cœur, ce que j'aime c'est simplement être traversée par eux, avoir une sensation qui me donne l'envie, le goût, de l'harmonie et de la dysharmonie. Passer de l'autre côté du miroir. C'est d'ailleurs le peu que je retiens de Lewis Carroll et il me suffit de ce peu pour me croire oiseau et être certaine qu'il faut sentir comment volent les oiseaux pour écrire, comme le disait Rilke.

Je ne cesse de le répéter : je suis née à la Guadeloupe, j'y ai vécu mon adolescence et ce *Cadastre* s'est inscrit en moi comme des pas sur le sable humide. Je suis donc de là, mais de là j'imagine et j'entends l'ailleurs, le monde.

Lorsque j'ai écrit *Paroles d'une île vagabonde* (Riveneuve, 2011, Prix Fetkann Poésie 2012), j'étais en colère. Je revenais d'un séjour aux Antilles (Guadeloupe et Martinique) et les choses n'avaient guère changé ; je retrouvais l'extrême difficulté des rapports entre hommes et femmes, l'immense disparité sociale, l'incroyable vie cocasse, l'emportement pour un oui ou un non, la frénésie de l'avoir, la jalousie, et les mots de Césaire résonnaient en moi alors tristement :

je m'accommode de mon mieux de
 cet avatar
 d'une version du paradis absurdement
 ratée
 – c'est bien pire qu'un enfer –
 j'habite de temps en temps une de
 mes plaies

(Aimé Césaire, « Calendrier lagunaire »
 dans *Moi, laminaire...* Seuil, 1982)

Ainsi, durant cette écriture qui s'est faite dans la colère, la rage et l'amertume, mes pensées étaient au présent, et je me disais :

j'habite l'embâcle
 j'habite la débâcle
 j'habite le pan d'un grand désastre
 j'habite le plus souvent le pis le plus sec
 (Aimé Césaire, « Calendrier lagunaire »
 dans *Moi, laminaire...* Seuil, 1982)

Mais, j'avais également retrouvé chez la plupart de ceux qui peuplent mon île l'attachement à l'histoire, l'absence d'insouciance, la volonté de reconnaissance, le désir de justice, et c'est ainsi que les « Eia » d' Aimé Césaire et les mots de Simone Schwarz-Bart me réconciliaient avec mon île et moi-même :

Le pays dépend bien souvent du cœur de l'homme : il est minuscule si le cœur est petit, et immense si le cœur est grand. Je n'ai jamais souffert de l'exiguïté de mon pays, sans pour autant prétendre que j'aie un grand cœur. Si on m'en donnait le pouvoir, c'est ici même, en Guadeloupe, que je choiserais de renaître, souffrir et mourir. Pourtant, il n'y a guère, mes ancêtres furent esclaves en cette île à volcans, à cyclones et moustiques, à mauvaise mentalité.

(S. Schwarz-Bart, *Pluie et vent sur Télumée Miracle*, Seuil, 1972).

Si les poèmes de Césaire m'accompagnent dans l'écriture, il en est un que je lis et relis, celui de Yasushi Inoué dans *Le Fusil de chasse* (1^{ère} édition, Japon, 1949 ; éditions Stock, France, 1963), car il révèle la perspicacité du poète : il comprend en voyant un homme de loin qu'il s'agit d'un chasseur qui ne chasse pas ; ainsi la complexité, la force et la faiblesse dans le même temps. Saisir l'autre sans véritablement voir son visage, ses yeux, est une force inouïe :

Il avait vingt-cinq cartouches

à la ceinture,

Un manteau de cuir, marron foncé,

Une carabine Churchill

à canons jumelés...

Mais d'où lui venait son indifférence, malgré son arme de blanc et brillant métal

À ôter la vie à des créatures ?

Fasciné par le large dos du chasseur,

Je regardais, je regardais.

C'est la même force qui me fascine dans le dos qu'Ingres n'a cessé de peindre et qui traduit la recherche de soi dans un triple renversement : l'autre/Soi, dos/face, masculin/féminin. Il faut donc, pour cette découverte de Soi, une certaine empathie, voire une identification, comme l'exprime Inoué dans le même poème :

Dans les gares des grandes villes,

Ou bien la nuit dans les quartiers où l'on s'amuse,

Parfois je rêve,

Je voudrais vivre sa vie...

Paisible, sereine, indifférente.

Grand merci aux traducteurs ! Sans eux, notre connaissance des lettres du monde serait bien restreinte ; or, ils sont très rarement reconnus et remerciés.

Dans l'écriture de *Paroles d'une île vagabonde*, le souffle, le rythme, la verdeur de la langue prenaient leur source dans *Cahier d'un retour au pays natal*, car dans ce cahier, c'est la parole d'un homme qui aime son pays et le tance pour mieux le chérir.

Ainsi, ici et ailleurs, dans les lettres du monde qui m'importent en tant que lectrice et écrivaine, je cherche/recherche les auteurs qui chantent les paysages et les exècrent, estiment les hommes et les fustigent, abominent les menteurs, abhorrent ceux qui ne savent pas demander pardon et travestissent l'histoire, louent les utopies, célèbrent l'avenir, prêchent la résilience, fêtent le Care, dévoilent leurs fêlures, leurs folies, leurs carences, leurs défauts, dans une langue rude et caressante à la fois... Une langue à chaque fois nouvelle, sans souci des modes.

